

4^e Année - N° 144.

Le numéro : 25 centimes

19 Juillet 1917.

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Abonnement pour la France... 15 Frs

G. Blondlat

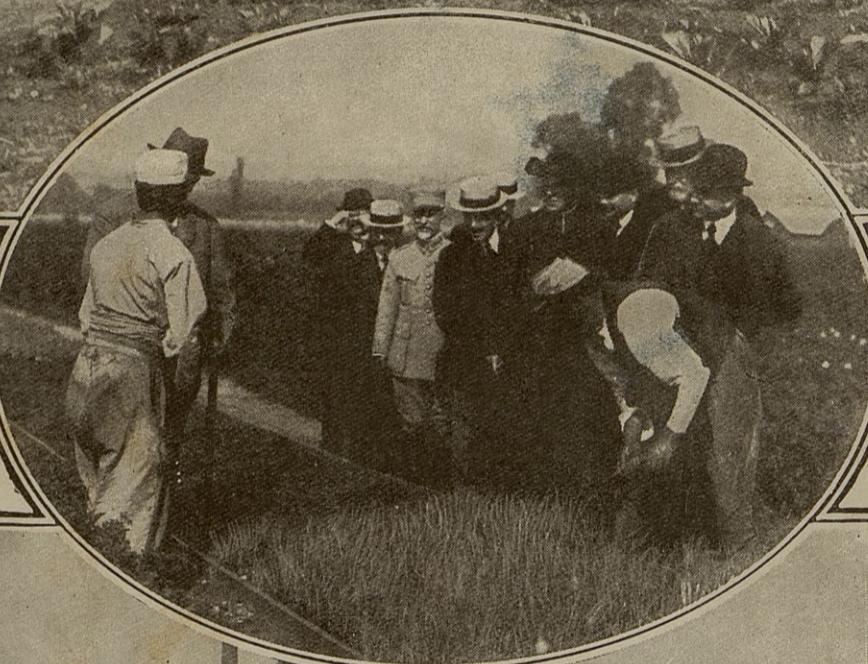
Edité par
Le Matin
2. 4. 6
boulevard Poissonnière
PARIS

Abonnement pour l'Etranger. 20 Frs

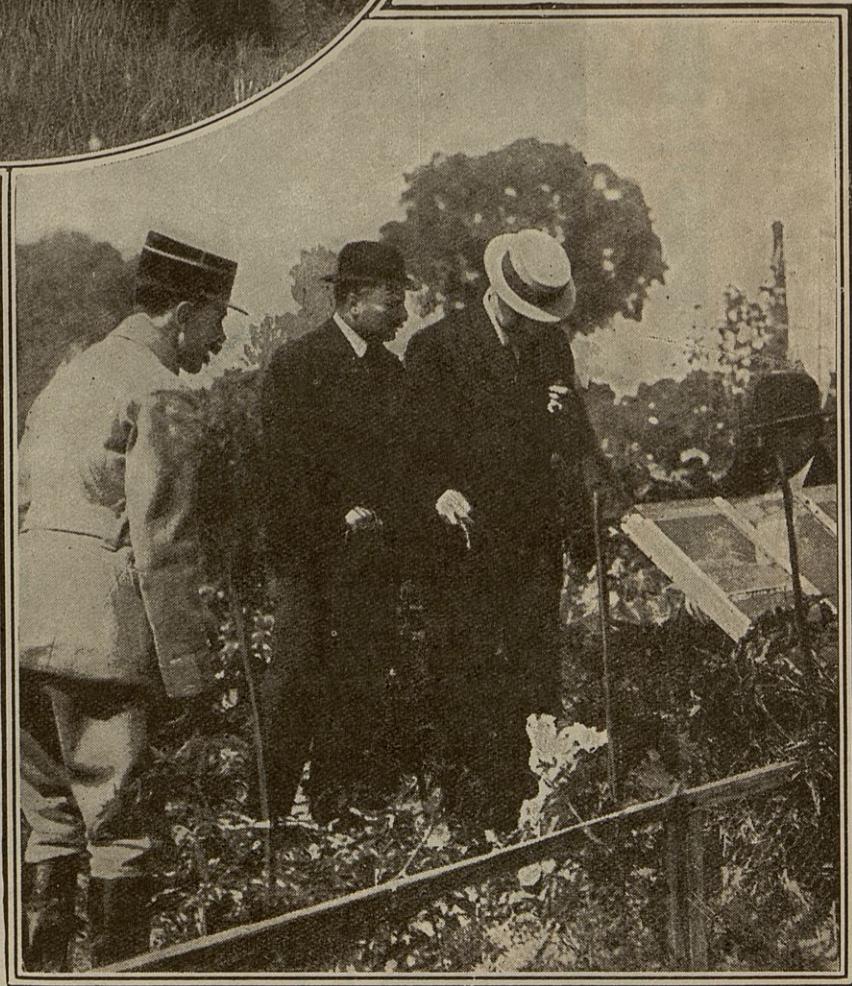
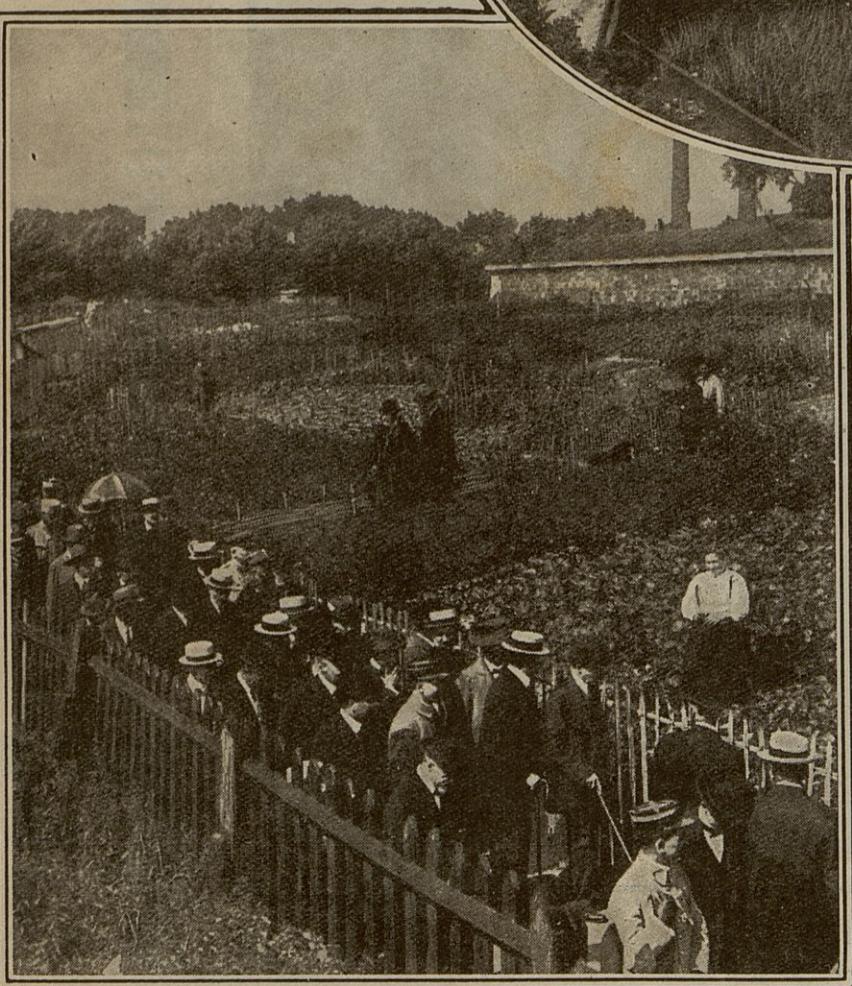
JARDINS MILITAIRES ET POTAGERS OUVRIERS



Le ministre de l'agriculture, derrière qui on aperçoit le général Rouquerol, MM. Ch. Deloncle et Potié, sénateurs, traverse un magnifique champ de choux planté dans les jardins militaires du Tremblay. Dans la seule région de Vincennes on a planté 400.000 kilos de choux, 500.000 kilos de pommes de terre, sans compter poireaux, haricots, etc. .



Dans le médaillon, au milieu du groupe qui écoute les explications d'un de nos soldats-jardiniers, on voit l'abbé Lemire, député d'Hazebrouck, qui préside la « Ligue française du coin de terre et du foyer » ; il est un des promoteurs de ces jardins militaires qui vont rendre les plus grands services à notre alimentation.



Au mois d'avril dernier nous donnions des photographies montrant la préparation des jardins potagers autour des fortifications de Paris ; ces jardins sont maintenant en plein rapport ainsi qu'on peut s'en rendre compte par les photographies du bas de cette page. M. Fernand David, ministre de l'agriculture, les a admirés au retour de la visite qu'il a faite aux jardins militaires du Tremblay et de Joinville. Sans compter le bénéfice matériel que retirera la population parisienne, la création de ces jardins a donné les meilleurs résultats au point de vue moral et physique en procurant aux jardiniers improvisés un travail sain qui fut une distraction.

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

Du 5 au 12 Juillet



A partie du front qui s'étend de la mer du Nord à Dixmude et qui était restée calme depuis bien longtemps paraît s'animer ; les troupes que nous avions entre la côte et Nieuport ont été relevées par l'armée britannique. Ces mouvements inquiètent l'ennemi qui voudrait savoir ce qui se passe derrière les lignes alliées ; il redouble ses coups de main, ses reconnaissances aériennes, et les derniers communiqués anglais ou belges signalent dans toute cette région de violentes actions d'artillerie. Toutes les tentatives des Allemands pour enlever des tranchées ou même de petits postes restent vaines et sont repoussées avec pertes par nos alliés.

Les Anglais ont même pris l'initiative d'une attaque et ont pénétré pendant la nuit du 9 juillet dans les tranchées allemandes auprès de Nieuport. A leur tour, les Allemands ont fortement réagi le lendemain. Après un violent bombardement, ils ont réussi à refouler les troupes britanniques dans le secteur des Dunes jusqu'à l'embouchure de l'Yser.

Sur le front britannique, qui a été le théâtre de rudes batailles et de beaux succès pour nos alliés, il n'y a eu pendant cette semaine que des actions locales.

Le 5 juillet, les Anglais avaient légèrement leur ligne au sud-ouest d'Hollebeke sur un front d'environ 600 mètres. Le lendemain ils faisaient de nouveaux progrès à l'est de Wytschaete.

Dans la nuit du 9 juillet, nouvelle progression des Anglais à l'est d'Oosttaverne qui se trouve au nord-est de Wytschaete. Nos alliés serrent toujours de près la ville de Lens. Dans la nuit du 28 au 29 juin, ils étaient parvenus jusqu'à la rue principale ; mais arrivés là, ils se sont trouvés en présence d'une zone fortifiée battue par des feux de flanquement, véritable glacis au cœur même de la ville, devant lequel il a fallu se replier. D'ailleurs ce n'est qu'avec les plus grandes précautions que nos alliés devront occuper Lens, les Allemands ayant machiné de nombreux pièges dans la ville.

Si l'armée du kronprinz de Bavière a été peu entreprenante sur le front britannique, l'armée du kronprinz allemand a manifesté une grande activité sur notre front. L'héritier impérial ne peut décidément pas accepter la perte des positions capitales que notre offensive des 16 et 17 avril dernier lui a enlevées sur le front de l'Aisne ; il faut qu'elles lui tiennent bien à cœur pour qu'il lance sans se lasser attaques sur attaques dans l'espoir de reprendre toute cette partie de terrain qui s'étend de Laffaux à Craonne, c'est-à-dire tout le plateau que parcourt le chemin des Dames.

Après le sanglant échec subi par ses troupes le 3 juillet, on pouvait croire que le kronprinz se tiendrait tranquille ; pendant quatre jours, en effet, l'artillerie seule donna ; mais la recrudescence d'intensité laissait prévoir une nouvelle et forte attaque : elle se produisit au matin du 8 juillet. Depuis le nord du moulin de Laffaux jusqu'aux abords de la ferme Froidmont, les Allemands déclenchèrent en quatre secteurs différents de ce front des attaques violentes menées par de forts contingents. La résistance acharnée de nos troupes eut raison des masses ennemis.

Au nord et à l'est du moulin de Laffaux, vers la ferme Mennejean et à l'ouest du Panthéon, nos soldats repoussaient toutes les tentatives et maintenaient intégralement nos positions. Entre les Bovettes et la ferme Froidmont, l'attaque ennemie se développait sur un front de 3 kilomètres. Les Allemands parvenaient à s'emparer de notre première ligne sur ce point ; nos troupes revenaient à la charge et reprenaient une partie du terrain perdu. Cet avantage se poursuivait dans l'après-midi. Un peu plus à l'est du théâtre de cette lutte, nous réussissions même une petite opération qui nous permettait d'élargir les positions conquises au sud d'Ailles le 1^{er} juillet et de faire des prisonniers.

Le lendemain, 9 juillet, les Allemands attaquaient de nouveau sur le Panthéon ; ils étaient repoussés. Nos troupes prenaient ensuite brillamment l'offensive entre les Bovettes et l'épine de Chevrégny ; après un combat très vif, mené avec un admirable entrain, elles brisaient la résistance de l'ennemi et le rejetaient de nos éléments de première ligne sur un front de 1.500 mètres.

Ce brillant succès nous rendait la majeure partie des avantages obtenus la veille par les Allemands, dont l'effectif n'avait pas été inférieur à douze bataillons. Les pertes de l'ennemi ont été cruelles au cours de ces actions.

Dans la soirée du 9 juillet, après une violente préparation d'artillerie, l'ennemi déclenchait une forte attaque sur nos positions du monument d'Hurtebise et du Dragon. Les vagues ennemis ne pouvaient aborder nos lignes et étaient dispersées par nos feux en subissant de fortes pertes.

Des tentatives locales sur nos tranchées du moulin de Laffaux, sur nos postes avancés au sud-est de Corbény, sur nos positions de la ferme de Froidmont échouèrent sous nos feux.

Sur les autres parties du front, calme relatif ; quelques coups de main ennemis en Champagne, vers les Hauts-de-Meuse et en Alsace furent aisément repoussés. Par contre, le 8 juillet, sur la rive gauche de la Meuse, après une courte préparation d'artillerie, nos troupes enlevaient brillamment trois saillants fortement organisés, l'un à l'ouest du Mort-Homme, les deux autres au sud-ouest de la côte 304. En vain l'ennemi essaya-t-il de contre-attaquer ; il fut partout repoussé.

L'aviation a été particulièrement active tant du côté des Allemands que du côté des alliés.

Presque chaque jour les communiqués britanniques ont signalé de nombreux combats aériens notamment sur le front entre Lens et Ypres ; les avions allemands opèrent maintenant en formations nombreuses : on en a compté trente dans une seule formation. Les pilotes anglais ne se laissent pas arrêter et cherchent à disloquer ces escadrilles.

Les zeppelins ayant fait un fiasco complet, c'est avec de grands aéroplanes que les Allemands exécutent des raids sur l'Angleterre ; après une incursion sur Harwich, le 3 juillet, au cours de laquelle onze personnes furent tuées et trente-six blessées, une vingtaine d'avions survolèrent Londres dans la matinée du 7 juillet, lançant de nombreuses bombes sur divers quartiers de la ville. Trente-sept personnes furent tuées et cent quarante et une blessées.

Les appareils dont se servent les Allemands sont de grands biplans dits « Gotha », pourvus de deux moteurs d'une force globale de 520 HP. Guynemer en a abattu un tout récemment.

Dans la nuit du 7 au 8 juillet, notre aviation de bombardement réalisait de magnifiques prouesses. Quatre-vingt-quatre appareils allaient jeter des quantités d'explosifs sur Trèves, Coblenz, Ludwigshafen, sur les gares d'Hirson, de Thionville, de Dun-sur-Meuse, de Machault. Le maréchal des logis Gallois, renouvelant l'exploit du regretté de Beauchamp, allait jusque sur Essen et lançait des bombes sur les usines Krupp. Il revenait sain et sauf de cette randonnée de 700 kilomètres ; l'adjudant Paillard qui l'avait accompagné allait atterrir en Hollande.

En Amérique, les préparatifs sont accélérés avec une prodigieuse activité : au 1^{er} septembre, 1.600.000 hommes seront sous les drapeaux, dont une grande partie aura traversé l'Atlantique. Des yachts armés en guerre arrivent chaque jour dans nos ports ; la chasse aux sous-marins s'est intensifiée ; aussi leurs dégâts ont-ils sensiblement diminué.

On annonce que le département de la guerre des Etats-Unis compte sur plus de vingt mille aéroplanes qui seraient fabriqués en quelques mois et envoyés aux alliés. Ces chiffres, qui pourraient paraître fantastiques, ne sont plus pour étonner quand on a vu les Américains à l'œuvre.

NOTRE COUVERTURE

LE GÉNÉRAL BLONDLAT

Né le 2 décembre 1862 à Mézières (Ardennes) le général Blondlat a fait toute sa carrière dans l'armée coloniale.

Entré à Saint-Cyr en 1881, capitaine en 1892, colonel en 1905, il était promu général de brigade le 18 mars 1913 au corps d'occupation du Maroc.

C'est là que le trouvèrent les hostilités. Venu en France avec le corps d'occupation, il était mis à la tête de la division marocaine ; général de division à titre temporaire le 23 juin 1915, il était promu à ce grade à titre définitif le 25 novembre de la même année.

Il recevait le commandement du 2^e corps colonial.

Commandeur de la Légion d'honneur en août 1914, le général Blondlat est titulaire de deux citations à l'ordre de l'armée. Celle dont il fut l'objet après l'offensive de Champagne est ainsi conçue :

« Le 2^e corps colonial, comprenant les 10^e et 15^e divisions coloniales, et la division métropolitaine du Maroc, sous l'impulsion énergique du général Blondlat, ont, le 25 septembre 1915, enlevé dans un vigoureux assaut la première position ennemie puissamment organisée et, par certains de leurs éléments, atteint d'un seul bond la deuxième position allemande ; ont complété leur succès dans la journée du 26, rejetant partout l'ennemi au delà de sa deuxième position, faisant plus de 4.000 prisonniers, enlevant 25 canons, 60 mitrailleuses et recueillant un butin considérable. »

Dans les états de service du général Blondlat figurent les campagnes du Tonkin, du Bénin, de Madagascar, où il reçut une blessure, et du Maroc.

LES INTERPRÈTES

Avant la guerre, quand un civil rencontrait par hasard, du côté de l'Ecole militaire, un officier porteur d'un képi de velours bleu et de boutons à tête de sphinx, il se demandait généralement :

— Qu'est-ce que c'est que cet uniforme-là ?
Et un vieux monsieur bien renseigné répondait en passant :

— Ça, c'est un officier péruvien.
Ou bien :

— Ça, c'est un herboriste à cheval.

Le vieux monsieur bien renseigné avait tort. Ça, c'était un officier interprète d'état-major. Car, dès le temps de paix, il existait un cadre d'officiers de réserve, recrutés par la voie de concours très sérieux et qui étaient destinés à interpréter les différentes langues européennes. Aux états-majors français, on attacha les officiers interprètes d'allemand et l'on envoya au corps expéditionnaire britannique les spécialistes de la langue de Swinburne. D'autre part, comme il fallait adjoindre des interprètes aux diverses unités anglaises, bataillons, batteries, escadrons, on nomma un grand nombre de sous-officiers et d'hommes de troupe interprètes, qui firent campagne avec nos alliés et se distinguèrent en maintes occasions. Depuis lors, on a dû recruter des interprètes auxiliaires pour le grec, le bulgare, le serbe et le turc. Ils sont les plus utiles collaborateurs de nos états-majors en Orient. Mais le plus fort contingent d'interprètes était celui qui se trouve incorporé dans l'armée britannique, nous allons étudier d'un peu plus près l'histoire naturelle de ces bipèdes sympathiques.



Le brillant officier interprète.

Un humoriste mal intentionné a dit que, pour être interprète à l'armée du maréchal French, il fallait *avoir envie d'apprendre l'anglais*. Si dans l'improvisation du début on dut prendre des hommes qui étaient peu familiarisés avec les mystères du *Th.*, par contre la plupart des interprètes étaient des experts dans l'art de parler *slang* et *cockney*. Qui étaient-ils ? Des Français résidant en Angleterre ou en Amérique et pour qui l'anglais n'avait plus de secrets. Il y eut parmi eux des colons, des missionnaires, des ingénieurs, des *business men*, des gens de lettres, des professeurs et même des représentants du Tout-Paris. Unis par la vertu de la Tête de Sphinx, ils constituèrent une élégante cohorte dont les services furent en maintes circonstances très appréciés des officiers britanniques.

Quelles sont en effet les qualités requises pour faire un bon interprète ?

- 1° Savoir l'anglais tel qu'en le parle ;
- 2° Avoir une capacité d'absorption des liquides qui permette, le cas échéant, de faire bonne figure dans un mess où l'on apprécie le whisky écossais ;
- 3° Pratiquer tous les moyens de locomotion : le cheval, la mule, la charrette indienne, la bicyclette, le camion, le tracteur, le tank ;
- 4° Etre débrouillard ;
- 5° Etre très débrouillard ;
- 6° Aimer la Worcester sauce ;
- 7° Etre juste comme Salomon et discret comme Latitude ;
- 8° Savoir gagner les bonnes grâces du sergent-major qui distribue les rations ;
- 9° Trouver un lit quand il n'y en a plus ;
- 10° Ne pas tomber de cheval devant la parade des tommies ;
- 11° Quand on obtient une mission, ne pas la prolonger plus de trois mois.

• •

Les devoirs de l'interprète étant à la fois diplomatiques et militaires, il importe qu'il ait de l'audace et du tact.

Dans la guerre de mouvement l'interprète joue un rôle dangereux. Il accompagne les patrouilles et les reconnaissances, car il est l'intermédiaire indispensable entre l'habitant qui renseigne et l'officier anglais. Il assure aussi la liaison entre les unités anglaises et les unités françaises voisines. Or, si la liaison n'est qu'une promenade pour les officiers qui l'exécutent en automobile, entre états-majors de corps d'armée ou d'armées, elle n'est pas sans péril pour le simple interprète qui, par les tranchées nivelées et les trous d'obus, va porter un message du major commandant les Welsh fusiliers au chef de bataillon qui commande le ... chasseurs.

Lorsque le front est calme ou que sa division est au repos, l'interprète devient alors juge de paix... Il est l'état tampon entre les tommies et les habitants. Il arrange les petits litiges. Il arrondit les angles. Il partage les torts.

Supposons que le maréchal des logis Philinte soit attaché au ... bataillon de sherwood foresters. Son bataillon est en deuxième ligne et le train de combat s'est installé dans la pâture du fermier Alceste. Un matin, M. Alceste vient trouver l'interprète Philinte et lui dit :

— Ah ! comme c'est embêtant ! vos chevaux ont envahi ma pâture... Je veux parler au colonel, tout de suite... Où est le colonel ?

— Il est rentré des tranchées hier soir et il dort, répond l'interprète.

— Ça ne fait rien... Faut lréveiller... J'aurai pus d'fourrage pour mes vaches... C'est une abomination !

— Venez, père Alceste... le major doit être au mess.

On cherche le major. Il passe la B company en revue. On cherche le captain. Il vérifie le stock de grenades. On cherche le premier lieutenant. Il est allé se faire couper les cheveux à Béthune. Enfin voici le second lieutenant. Il a vingt ans. Il est rose, blond et souriant. Philinte traduit la réclamation d'Alceste. L'officier dit :



Pourquoi réclame-t-elle ?

« C'est la guerre. » Philinte discrètement insiste. On inspecte la pâture. Les chevaux l'ont en effet endommagée.

— Le fermier demande 200 francs, fait l'interprète.

— Dites-lui qu'il parle à travers son chapeau, répond l'officier sans s'émouvoir. Ça vaut 50 francs.

Alceste lève les bras au ciel. L'officier lui dit alors de réclamer à la *Claims Commission*.

Philinte conseille à Alceste d'accepter. On transige à 75 francs, parce que la fermière réserve ses œufs au mess du bataillon. Et tout le monde est satisfait, grâce au doigté de l'interprète Philinte.

Quand ses officiers sont au repos, les devoirs de Philinte sont ceux d'un boute-en-train. Il les accompagne à la ville voisine ; il leur fait voir la cathédrale et la meilleure pâtisserie. Les gâteaux sont toujours appréciés des combattants, qui les préfèrent au *bully beef* et à la marmelade d'oranges que leur distribue généreusement l'*Army Service Corps* de Sa Majesté.

Si Philinte est adroit, il découvrira — n'en déplaise au *provost marshall* qui interdit l'alcool dans son secteur — il découvrira, cachée dans une cave, la dernière bouteille de chartreuse ou de cognac qu'on dégusterà le soir au cantonnement.

Et son colonel, qui a guerroyé aux Indes, au Transvaal, en Egypte, dira en allumant sa bonne pipe de bruyère :

— Ah ! ces Français ! Quels débrouillards !

• •

C'est lorsque son unité change de cantonnement que l'interprète est le plus apprécié.

— I say, old boy, dit le major X... à Philinte, nous déménageons demain à 5 heures. Nous allons à Z... Tâchez de nous dénicher un bon mess et des lits.

— Yes sir ! J'aurai l'œil.

Philinte est prêt. Equipé comme Tartarin, surchargé de musettes, il circule affairé dans le village. Il a réveillé le maire, l'adjoint, l'instituteur, le curé et la dame de la poste.

— Avez-vous une belle chambre pour mon colonel ?

Le curé dit non. Il loge toujours le médecin-chef de la division. L'instituteur dit non. Il loge toujours le vétérinaire. Mais la dame de la poste, gagnée par le visage cordial de Philinte, fait un signe qui veut dire : « J'ai ce qu'il vous faut. » Vite, Philinte marque sur la porte, d'une craie autoritaire : « O. C. 2. S. F. » Ces signes cabalistiques indiquent l' « officier commandant le 2^e bataillon des sherwood foresters ». Puis il court le long de la grande rue pour y découvrir le mess idéal. Voici une salle à manger fort appétissante. Il va y planter le drapeau des S. F. Hélas ! la place est prise.

— Dites donc, Philinte ! fait une voix qui vient de la cuisine... Il faudrait ne pas me barboter *mon mess* !

Le brigadier Tibulle, l'interprète des H. L. I. (highland light infantry) est là, prêt à défendre *son mess*. Bon prince, il passe un tuyau d'ami :

— Allez donc chez la mère Barber... Elle avait les officiers de la section de mitrailleuses, la semaine dernière.

Philinte se hâte vers la maison de M^{me} Barber. Il était temps ! Properce, l'interprète de la compagnie des signaleurs, allait s'en emparer. L'affaire est faite. Les six officiers du bataillon auront là un mess très confortable.

Huit heures. Les autos d'état-major arrivent. Les colonnes approchent. Voici le bataillon couvert de poussière. Le colonel descend de cheval. Il suit Philinte qui ménage ses effets :

— Hélas, sir, bien mauvais billet !

— Tant pis. C'est la guerre.

Voici la maison. Voici la chambre presque luxueuse. Voici l'accorte dame de la poste. Le colonel est étonné, ravi.

— All right ! Philinte, vous êtes surprenant... Comment avez-vous obtenu ?

Philinte sourit discrètement, montre du regard l'aimable postière, sourit encore discrètement. Et le colonel, lui aussi, cligne de l'œil. Il tape sur l'épaule de son interprète.

— Vous méritez la Victoria Cross, mon gaillard.

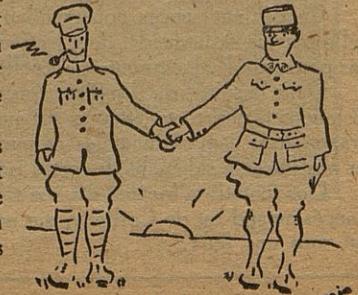
— Excusez-moi, mon colonel. Je vais montrer le mess aux officiers.

— Allez, et merci encore.

Philinte se précipite chez M^{me} Barber. Dans la cour les soldats-ordonnances déjà sont installés comme chez eux. Ils déchargent de la voiture la batterie de cuisine, les assiettes démontables, les fourchettes articulées, les tabourets pneumatiques, le fauteuil d'osier du major (il aimerait mieux perdre cent livres au poker que ce fauteuil, qui le suit depuis la retraite de Charleroi). Voici le gramophone. Le cuistot jure. On a cassé son disque favori : *Hitchy-Coo*. Il a déjà fait connaissance avec M^{me} Barber ; il lui a emprunté gentiment un poivrier. Ce cuistot est un roublard. Il possède, dans ses caisses, un saladier, six coquetiers, une louche, un hachoir et un moule à gâteaux qu'il a empruntés entre Ypres et la Somme.

Le mess est installé. Le *breakfast* cuit. Les officiers du bataillon sont heureux. Ils jouent avec Philinte. Ils lui lancent des oranges et le boxent amicalement. Dear old Philinte ! Si on le leur enlevait, ils seraient comme des poussins qui ont perdu leur mère...

MAURICE DEKOBRA.



LES DERNIERS ÉVÉNEMENTS DE GRÈCE



Les marins des bâtiments qui ont transporté les troupes débarquent les premiers au Pirée pour préparer l'arrivée de nos soldats. Dans le fond, on aperçoit les cuirassés de l'escadre.



Le débarquement des troupes s'est opéré dans les meilleures conditions. Après une traversée toujours dangereuse nos fantassins sont heureux de se trouver sur la terre ferme.



Pendant leur séjour sur le port nos soldats furent fêtés par la population du Pirée ; il y avait quelque chose de changé en Grèce et l'on était loin des événements de décembre.

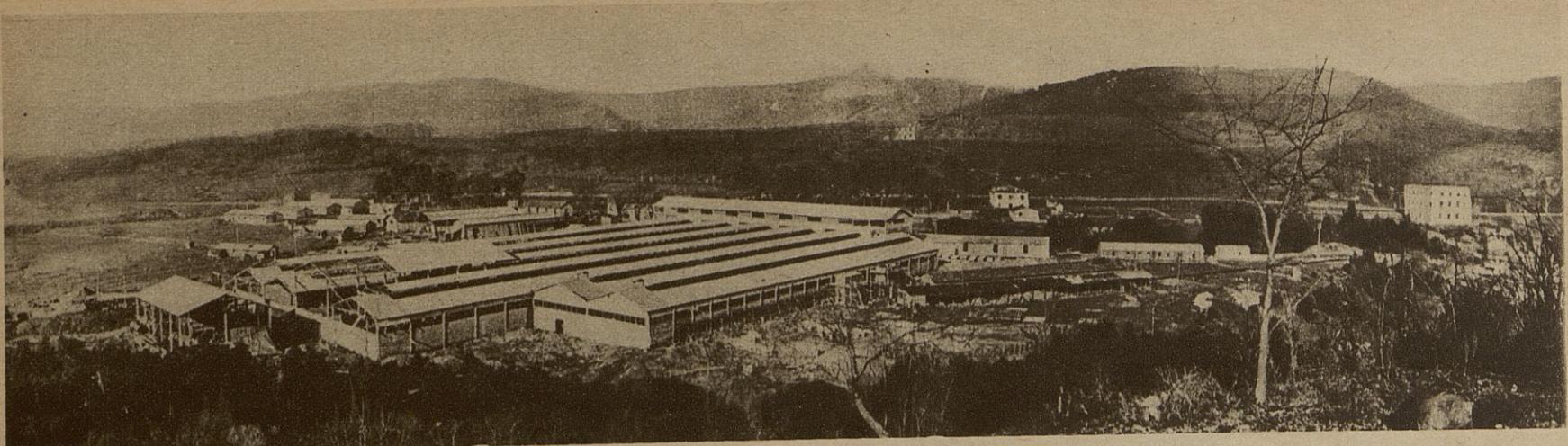


Les faisceaux formés, les fantassins se reposent en attendant que le débarquement soit terminé ; de jeunes Hellènes les entourent et leur témoignent leur sympathie.



La décision des puissances protectrices de la Grèce que M. Jonnart, le haut commissaire français, signifia à Constantin fut appuyée par la présence de contingents appartenant aux armées de Salonique. Ces photographies ont été prises au moment du débarquement au Pirée des troupes françaises. Au bas de la page on voit nos soldats campant auprès du port grec, puis partant vers Athènes. La population leur fit sur tout le parcours un accueil chaleureux. L'ordre étant rétabli en Grèce, nos troupes ont regagné Salonique.





VUE GÉNÉRALE D'UNE USINE ELECTROCHIMIQUE DONT LA FORCE MOTRICE EST FOURNIE PAR LA "HOUILLE BLANCHE"

L'Azote et la Guerre

La synthèse chimique au service de la défense nationale, en France comme en Allemagne

Si les progrès de la chimie ont révolutionné, depuis un siècle, les conditions de la vie moderne par leurs multiples applications industrielles et agricoles, ils ont également transformé les instruments de mort, en bouleversant l'armement, par l'introduction des poudres progressives et des explosifs à grand rendement.

A l'azote — ou plus exactement à ses composés — revient une large part du développement de la puissance destructive des engins de guerre. Nous verrons que dans le domaine de l'agriculture l'azote est également à la base de la puissance productive du sol en le fécondant par l'engrais chimique.

Au point de vue industriel, l'azote est utilisé sous deux formes très répandues, qui nous intéressent toutes deux pour la préparation des poudres et des explosifs : l'acide nitrique, d'une part, l'ammoniaque, de l'autre.

Tout le monde connaît l'acide nitrique — combinaison d'azote, d'oxygène et d'hydrogène, — et l'ammoniaque — combinaison d'azote et d'hydrogène seulement.

A priori, le lecteur ne saurait voir comment cet acide nitrique, par exemple, intervient dans la constitution de nos poudres et de nos explosifs si variés.

Aussi nous a-t-il paru logique d'indiquer tout d'abord de quelle façon on obtient une substance explosive telle que la *mélinite*.

L'acide nitrique a, en effet, la propriété de réagir avec certaines matières organiques, telles que les *phénols*, en donnant un nouveau composé qui a la propriété d'exploser sous l'action d'un détonateur, telle l'amorce de fulminate.

Le composé ainsi obtenu au moyen de l'acide nitrique est dit, pour cette raison : « explosif nitré ». Rappelons en passant qu'un explosif, en général, est formé d'éléments combustibles (carbone, hydrogène, etc.), qui brûlent en fournissant un grand volume de gaz, en présence d'un agent comburant (composés oxygénés de l'azote, etc.) qui fournit l'oxygène nécessaire à cette combustion.

On comprend dès lors pourquoi l'on cherche à fixer les éléments de l'acide nitrique, corps riche en oxygène, sur des matières organiques riches en carbone et en hydrogène telles que ce phénol que nous avons pris comme type.

Le phénol est en effet un produit hydrocarburé ; c'est l'acide phénique des pharmaciens, antiseptique bien à tort réputé.

Au point de vue de la guerre, il est beaucoup plus intéressant puisqu'il est à la base d'un explosif aussi apprécié que la *mélinite*. Il existe dans les goudrons provenant de la distillation de la houille. Ces goudrons sont une source de richesse pour l'industrie des matières colorantes, des explosifs et même des parfums.

Dans cet article nous ne retiendrons que leur utilisation pour la fabrication des explosifs de guerre.

Nor seulement on trouve dans ces goudrons une certaine quantité de phénol, mais encore on peut en extraire d'autres produits, eux aussi utilisables pour la fabrication des explosifs nitrés.

Nous mentionnerons les *benzols*, riches en *benzine* et autres corps analogues (*toluène*), qui sont à la base d'autres explosifs nitrés.

Au moyen de cette benzine, on peut aussi préparer du phénol dit, pour cette raison, « de synthèse », identique à celui que nous avons trouvé à l'état naturel dans les goudrons.

L'acide nitrique, avons-nous dit, fournit avec ces substances organiques des matières explosives ; nous n'insisterons pas sur le cycle des transformations qui s'accompagnent par une série d'opérations délicates et prolongées.

Dans l'exemple précédemment choisi de la *mélinite*, nous nous sommes contentés d'indiquer le point de départ et le point d'arrivée :

Acide nitrique + phénol = nitrophénol ou *mélinite*.

Nous aurions pu de même nitrer — c'est-à-dire traiter par l'acide nitrique — des corps également extraits des goudrons de houille tels que le *toluène* (voisin de la benzine), dont nous parlions tout à l'heure, le *crésol* (voisin du phénol). Nous aurions alors obtenu de nouveaux explosifs nitrés, dont on entend du reste fréquemment parler aujourd'hui : la *tolite*, d'une part, la *crésylite* de l'autre.

Si nous opérions de même avec la *naphthaline*, nous obtiendrions un autre produit nitré, donc explosif (*nitronaphthaline*).

Nous venons d'examiner ainsi sommairement comment, en partant de l'acide nitrique et de certains produits organiques, on obtenait des explosifs. Ceux-ci sont, comme chacun sait, destinés à être chargés dans les projectiles en acier ou en fonte

aciérée, dont ils doivent déterminer l'éclatement par une combustion brusque et instantanée, d'où leur nom d' « explosifs brisants ».

Mais l'acide nitrique va encore nous servir à préparer les poudres qui, elles, sont destinées à lancer les projectiles ainsi chargés d'explosif.

En effet, quand on traite le *coton* ou *cellulose* par l'acide nitrique, on obtient une substance combustible — fulmicoton ou coton-poudre — dont on peut, par des traitements appropriés (gélatinisation, etc.), régler et discipliner la durée de combustion. On obtient alors des poudres proprement dites à *progression lente*, à base de *nitro-cellulose* à l'état gélatinisé, d'où leur nom de « poudres cellulaires progressives colloïdales » ; c'est tout simplement la poudre sans fumée de M. Vieille, adoptée dès 1886 par l'infanterie et l'artillerie françaises.

Ainsi l'acide nitrique sert, dans nos fabrications de guerre, à préparer nos explosifs d'une part, nos poudres de l'autre. Reste à savoir comment nous fabriquons cet acide nitrique.

Avec la consommation croissante des obus explosifs dans les batailles modernes et la consommation parallèlement accrue des poudres à canon et à fusil, il a fallu évidemment des quantités d'acide nitrique vraiment prodigieuses.

Avant la guerre on préparait l'acide nitrique, en France, par le procédé classique qui consiste à décomposer les *nitrates* naturels du Chili par l'acide sulfurique.

La France et ses alliés, disposant de la liberté des mers, continuèrent à importer pendant la guerre les nitrates chiliens.

Il n'en fut pas de même de l'Allemagne qui, bloquée par les flottes de l'Entente, fut rapidement obligée d'épuiser ses stocks de nitrates.

C'est alors qu'intervint l'esprit inventif des chimistes allemands, cherchant à appliquer industriellement les réactions scientifiques susceptibles de produire cet acide nitrique, en se passant de ces fameux nitrates naturels, canonnés, par un malencontreux hasard de la nature, sur les hauts plateaux de l'Amérique du sud.

Grâce à leurs travaux patients et méthodiques, pratiquement mis au point, les Allemands arrivèrent à se procurer tout l'acide nitrique indispensable à la continuation de la guerre, pour alimenter les bouches de leurs canons comme pour nourrir leur population, en assurant la fertilisation du sol.

Nous allons exposer, aussi simplement que possible, le mécanisme des réactions mises en œuvre par l'industrie de l'acide nitrique, préparé non plus à partir des nitrates naturels, mais au moyen de procédés tout différents, utilisant comme point de départ l'*azote de l'air*, source pour ainsi dire inépuisable.

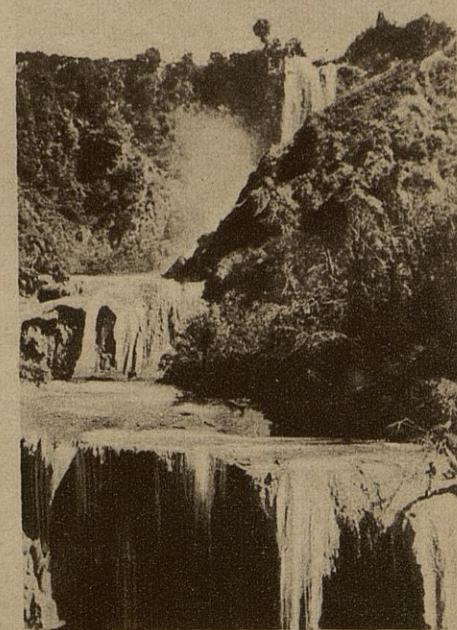
Dans ces conditions d'obtention, on dit alors que l'acide nitrique est fabriqué par « voie de synthèse ».

Un premier procédé consiste à combiner à la haute température du four électrique les éléments mêmes de l'air, à savoir : l'azote et l'oxygène. A la température ordinaire, ces deux gaz mélangés sont incapables de réagir, ce qui avait laissé croire, au temps de Lavoisier, que l'azote constituait un corps inerte, étant incapable d'entretenir la vie, d'où son nom : *alpha-privatif* et *zoe-vie*.

Au contraire, à haute température, cet azote éprouve une grande affinité pour l'oxygène et donne avec lui des *composés oxygénés*.

Dès lors, il est relativement facile d'y fixer l'hydrogène pour obtenir l'acide nitrique. En effet, ces composés oxygénés gazeux, au sortir du four électrique, sont dirigés dans des colonnes où l'eau ruisselle et au bas desquelles on recueille de l'acide nitrique étendu. En remplaçant l'eau par de la chaux vive, on obtient du nitrate de chaux.

Ainsi, par une série de transformations chimiques plus ou moins rapides, l'azote et l'oxygène de l'air, ventilés à travers l'arc électrique, se sont combinés et ont donné avec l'eau l'acide nitrique.



CHUTE D'EAU DONT LA FORCE EST CAPTEE

Ce procédé industriel très répandu en Norvège, pays de chutes d'eau fournit l'électricité à bon marché, sert à préparer en particulier le nitrate de chaux. Il a été appliqué en grand en Allemagne, pays riche en combustibles susceptibles d'engendrer également l'énergie électrique à bon compte.

Actuellement, certaines usines de Saxe produisent par an près de 60.000 tonnes d'acide nitrique de synthèse par ce procédé économique.

Un autre procédé, non moins élégant que le précédent, a l'avantage d'être encore plus économique, fournissant un meilleur rendement.

Tout différent de prime abord de la méthode du four électrique, il n'en revient pas moins à partir également de l'azote de l'air, mais en utilisant un produit intermédiaire : l'ammoniaque.

L'ammoniaque, comme chacun sait, est une combinaison d'azote et d'hydrogène. A l'inverse de la réaction précédente, c'est donc l'oxygène qu'il faut, cette fois, fixer sur ce composé pour obtenir l'acide nitrique. On y parvient, — une fois que l'on dispose d'ammoniaque, — en oxydant celle-ci. Pour cela, on fait passer un mélange d'air et d'ammoniaque sur de la mousse de platine légèrement chauffée. A la suite d'une série de réactions intermédiaires, on obtient également de l'acide nitrique.

Tel est le principe de cet autre procédé de synthèse, perfectionné par l'allemand Ostwald — plus admirable dans ses travaux scientifiques que dans sa coopération au manifeste des 93 intellectuels allemands — qui a su adapter, au point de vue industriel, cette réaction mise en évidence par un chimiste français.

Grâce à ce procédé, l'Allemagne a pu préparer, dès 1915, plus de 100.000 tonnes d'acide nitrique par mois.

Il est à remarquer que dans ce procédé on fait intervenir un corps, le platine, qui n'agit que par sa présence. On dit que la réaction s'opère alors par *catalyse*.

De plus en plus, dans la chimie industrielle moderne, on voit apparaître ces procédés de catalyse dont le retentissement a été considérable au point de vue du développement des méthodes scientifiques de synthèse appliquées à l'industrie.

On peut se demander quel est le rôle de cet agent de présence tel que le platine qui, en fait, n'entre pas, à proprement parler, dans la réaction, puisqu'on le retrouve à peu près identique à la fin de l'opération.

Nos lecteurs se feront une idée approximativement exacte de ce phénomène s'ils se souviennent de celui, plus connu, de la fermentation.

Le sucre (glucose) est transformé en alcool par un microorganisme, la levure, qui, par rapport à son poids, transforme des masses tellement considérables que cet agent de transformation est infiniment petit relativement à des quantités presque infiniment grandes de substances réagissantes.

La catalyse présente un mécanisme analogue, à la différence que l'agent de transformation n'est plus *biologique*, mais *minéral* et paraît exercer surtout une action mécanique et physique résultant de son état moléculaire.

A côté du platine, d'autres métaux, tels que le nickel, l'uranium, remplissent de même cette mission délicate de « catalyseurs ».

Ce sommaire exposé permettra sans doute d'apprécier le splendide essor de la science chimique dans ses applications industrielles les plus récentes. Nous allons voir, du reste, qu'il n'y a pas que l'acide nitrique que l'on peut obtenir par ces nouveaux procédés de synthèse. Précisément l'ammoniaque — ce corps dont nous avons besoin comme matière première dans le procédé perfectionné par Ostwald — est généralement obtenue en Allemagne par catalyse à partir de ses éléments *azote* et *hydrogène*.

Cette union directe s'opère pratiquement et économiquement depuis que l'allemand Haber — autre signataire du manifeste des 93 — a pu la réaliser industriellement après de patientes recherches.

Il a pour ainsi dire sauvé l'industrie allemande en lui permettant d'obtenir à bon marché et en abondance l'ammoniaque par synthèse. Celle-ci étant elle-même transformée en acide nitrique par la méthode que nous venons d'exposer, il a su

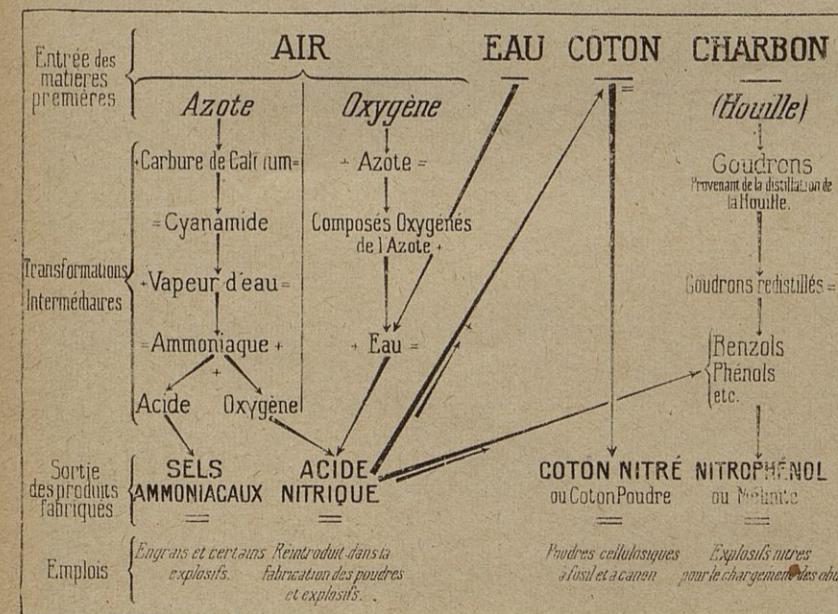


SCHÉMA DE LA FABRICATION DES POU DRES ET EXPLOSIFS

ainsi procurer à son pays ce précieux acide dont il avait le plus impérieux besoin.

Aussi, a-t-on pu dire à juste titre que le procédé Haber avait sauvé l'empire germanique en assurant largement sa consommation en ammoniaque, partant en acide nitrique, par suite en poudres et en explosifs de guerre.

Nous savons maintenant comment on prépare l'ammoniaque par cette méthode élégante. Il existe encore un autre moyen également industriel d'obtenir ce produit, moyen qui a reçu de nombreuses applications tant en France qu'en Allemagne. Nous allons en exposer les phases, car cette fabrication est aussi nouvelle qu'intéressante.

Tout le monde connaît le carbure de calcium, préparé au four électrique

par union directe de la chaux et du charbon. Ce produit courant traité par l'eau fournit le gaz *acétylène*, aujourd'hui utilisé tant pour l'éclairage que pour la soudure autogène des métaux.

Mais une autre propriété de ce carbure va précisément nous permettre d'obtenir un produit industriel de première importance, connu sous le nom de *cyanamide*.

En effet, le carbure de calcium chauffé avec l'azote de l'air fixe celui-ci en donnant un nouveau corps azoté, composé de carbone, d'azote et de chaux. Ce n'est pas autre chose que la *cyanamide calcique*, préparée dans les hydro-électriques des pays de houille blanche, où l'on fabrique déjà le carbure de calcium.

Ce produit azoté a été employé tout d'abord comme engrais, presque au



CONDUITE DE L'EAU CAPTÉE DE LA CHUTE A L'USINE

même titre que les nitrates de soude et le sulfate d'ammoniaque, tous deux engrais azotés des plus estimés ; il est d'un prix de revient relativement minime.

Mais la cyanamide présente à son tour une autre propriété des plus intéressantes au point de vue des applications : c'est celle de produire de l'ammoniaque lorsqu'on la traite par la vapeur d'eau, dans certaines conditions de pression. On voit immédiatement l'intérêt de ce nouveau procédé de préparation industrielle de l'ammoniaque, qui nous permet, en fin de compte, d'obtenir avantageusement ce produit à partir de l'azote de l'air, comme dans le précédent, mais cette fois par l'intermédiaire du carbure de calcium.

Une fois que l'on a ainsi l'ammoniaque, on peut la transformer soit en sels ammoniacaux utilisés comme engrais en agriculture, soit, au contraire, en acide nitrique comme dans le procédé Ostwald étudié précédemment. Nous avons vu, en effet, que l'on pouvait y transformer l'ammoniaque (azote et hydrogène) en acide nitrique (azote, hydrogène, oxygène) en fixant l'oxygène de l'air en présence de la mousse de platine (catalyseur).

La France et l'Allemagne ont installé de nombreuses usines pour fabriquer l'ammoniaque par ce procédé industrialisé, ce qui leur a permis non seulement de se procurer ce corps dont elles avaient besoin, mais encore d'en transformer une grande partie en acide nitrique. C'est là une nouvelle source de cet acide indispensable aux fabrications de guerre (poudres et explosifs).

L'Allemagne, dit-on, fabrique actuellement près de 450.000 tonnes de cyanamide par an, tant pour ses besoins agricoles que pour la synthèse de l'ammoniaque et de l'acide nitrique.

Nous venons de faire un sommaire examen des nouveaux procédés industriels utilisant les progrès de la synthèse chimique, en ce qui concerne les différentes méthodes d'obtention des composés les plus usuels de l'azote : l'acide nitrique et l'ammoniaque. Il en résulte que la fabrication des poudres et explosifs de guerre, comme celle des engrais azotés, ont pu, grâce à ces progrès, se développer simultanément et économiquement.

Par cette technique industrielle, aboutissement des recherches de la science pure, l'industrie de l'azote est devenue l'une des plus florissantes pendant la guerre.

Bien plus, pour l'Allemagne ce problème de l'azote a été capital car, sans l'abondance des dérivés nitrés : pas de poudres de guerre, pas d'explosifs, pas d'engrais !

Le blocus de l'empire germanique, en privant celui-ci de l'importation des nitrates naturels du Chili, a incité la nation allemande à mettre en œuvre toutes les ressources de ses savants pour se procurer, sur son propre sol, tout l'azote dont elle avait besoin.

N'avons-nous pas, nous aussi, à l'époque du blocus continental, découvert l'utilisation du sucre de betterave, pour suppléer ainsi au sucre de canne de nos colonies. Les travaux scientifiques de Margraff et de Délessert sont en quelque sorte comparables, pour leur époque, à la mise au point des procédés de synthèse de l'ammoniaque et de l'acide nitrique dus aux Haber et aux Ostwald d'aujourd'hui.

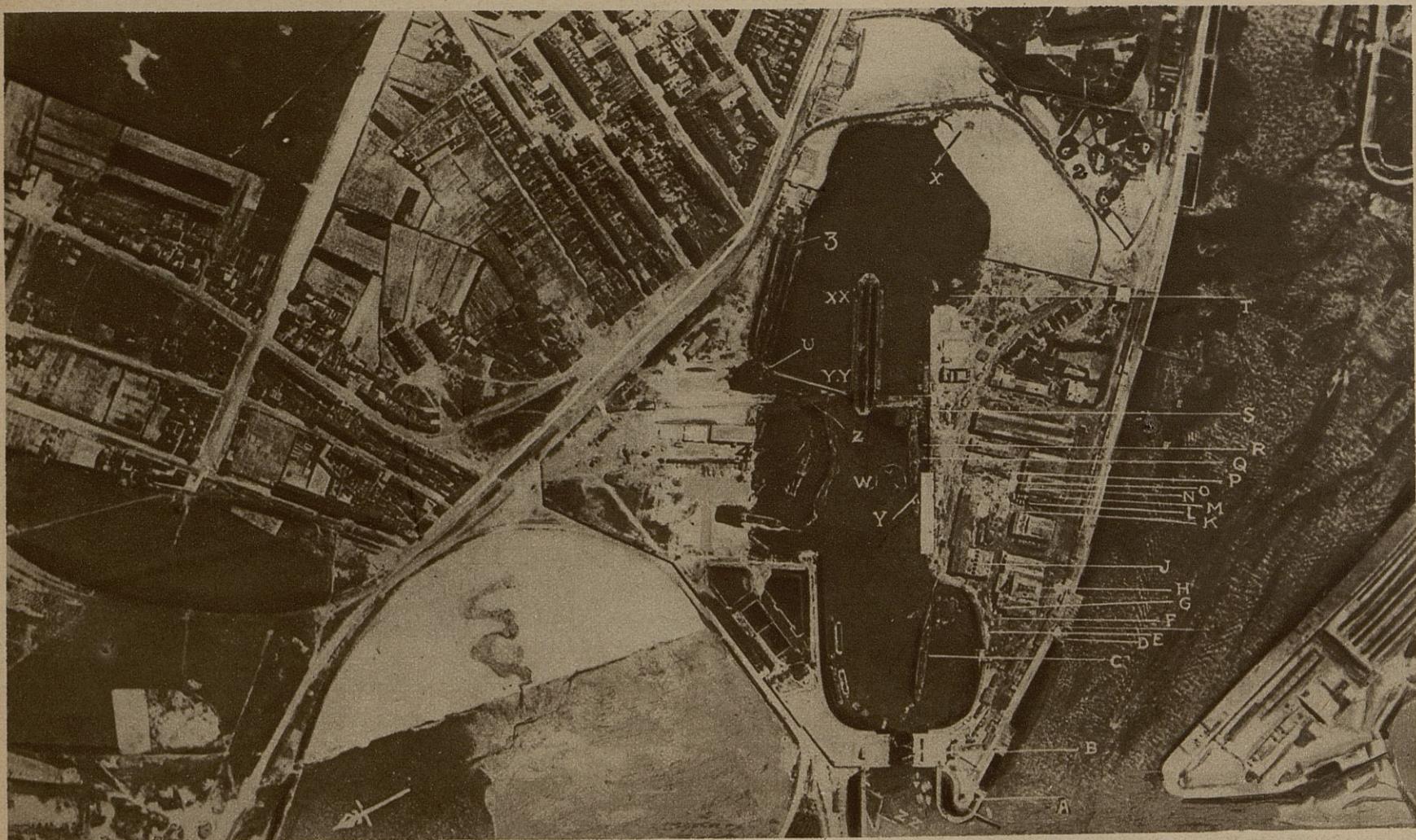
L'Allemagne, elle aussi, aux prises avec une crise alimentaire aiguë, a eu recours à la chimie pour suppléer la nature.

Que de succédanés, que de produits de remplacement, que d'ersatz, comme disent nos ennemis d'outre-Rhin !

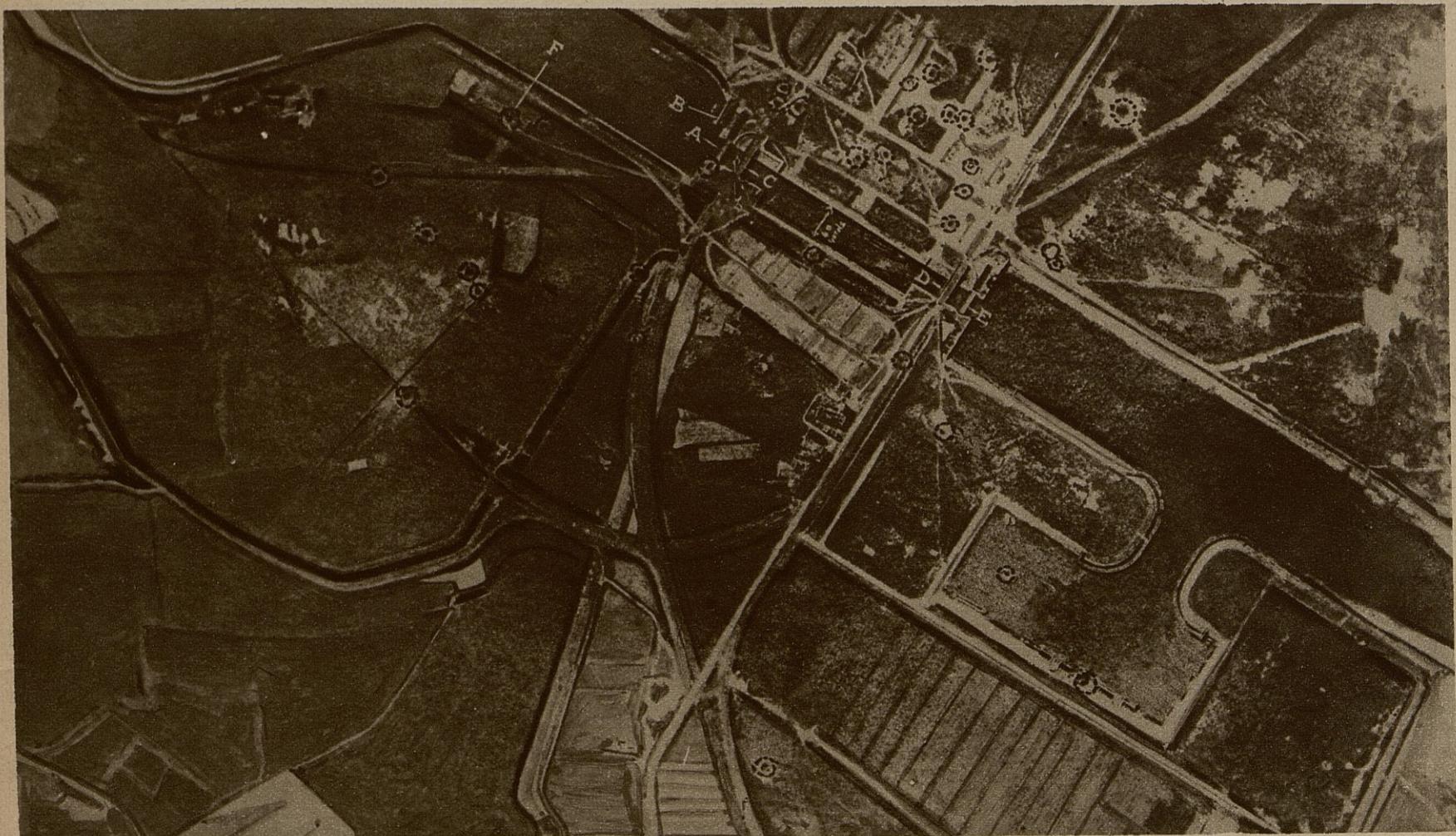
Dès à présent, il n'est pas présumptueux d'affirmer que les chimistes allemands auront contribué dans cette guerre à prolonger considérablement les jours de l'empire germanique, grâce à cette union féconde de la science créatrice et de l'industrie productrice.

GEORGES BOURREY.

LE BOMBARDEMENT D'OSTENDE ET DE ZEEBRUGGE

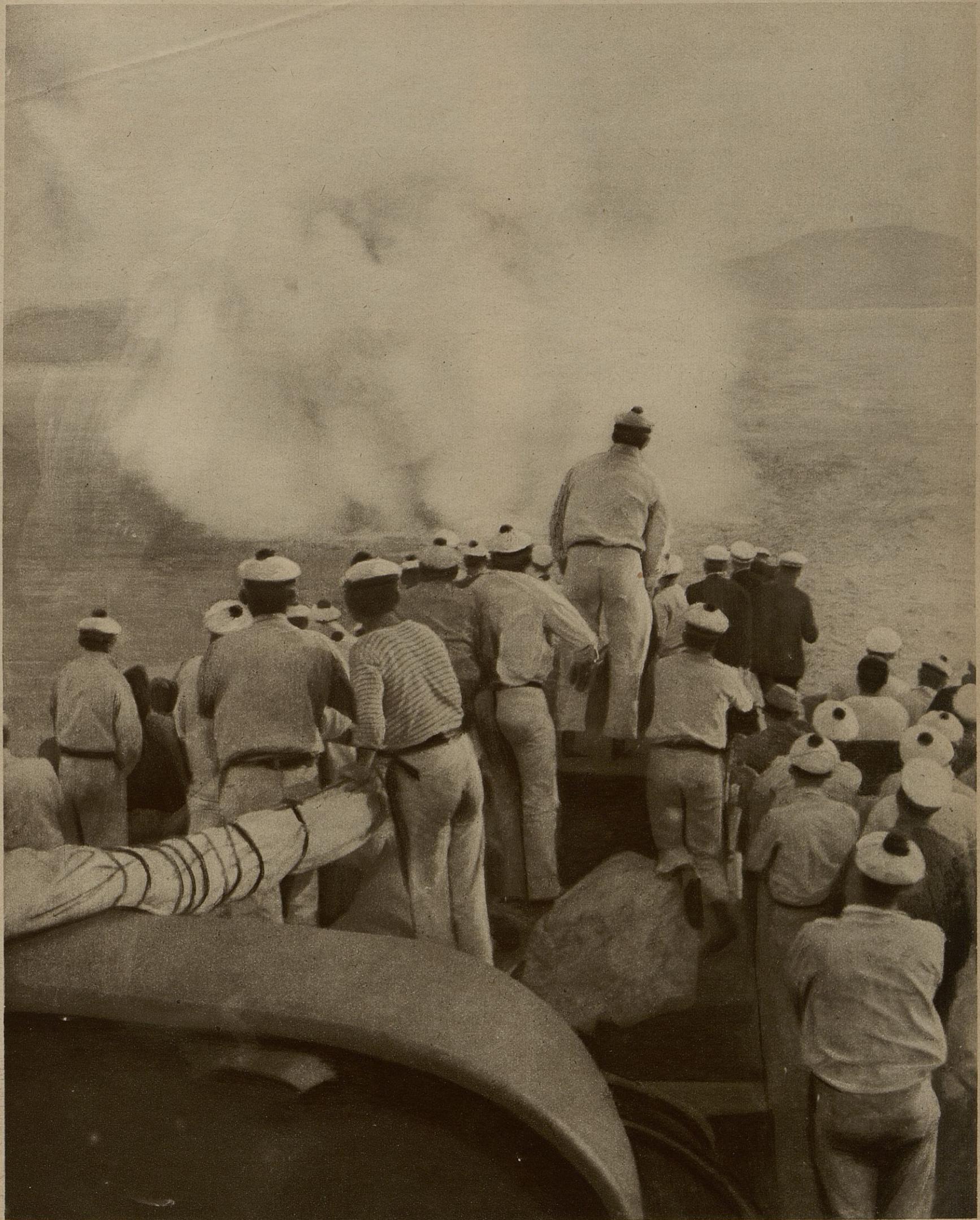


En bombardant Ostende, les Anglais ont évité d'atteindre la ville. Ces indications en sont la preuve : A. Trou d'obus. — B. Obus qui a endommagé les portes du bassin. — C. Destroyer atteint par un obus. — D. La jetée endommagée. — E.F. Trous d'obus. — G.H.J.K.L.M.N.O.P. Maisons touchées par les obus. — Q.R. Destroyer atteint. — S. Entrepôt démolî. — T. Obus sur l'extrémité du quai. — U.Z. Dégâts à la jetée. — Y. Capot d'un sous-marin atteint. — En XX. et YY., dock flottant avec deux sous-marins. Les chiffres indiquent : 1. Une partie du parc d'huîtres. — 2. Batteries antiaériennes. — 3. Docks flottants. — 4. Abri pour sous-marins.



Ces deux curieuses photographies du récent bombardement d'Ostende et de Zeebrugge par la flotte anglaise ont été prises par un aviateur de la marine britannique. Elles montrent la précision du tir des batteries de nos alliés. La photographie du bas représente le port de Zeebrugge. Les lettres indiquent les parties du port visées : A.E. Portes de l'écluse. — B. Porte de secours. — D.C. Pont. — F. Entrepôts bombardés. Les cercles pointillés marquent les points de chute des obus.

LA CHASSE AUX SOUS-MARINS ALLEMANDS

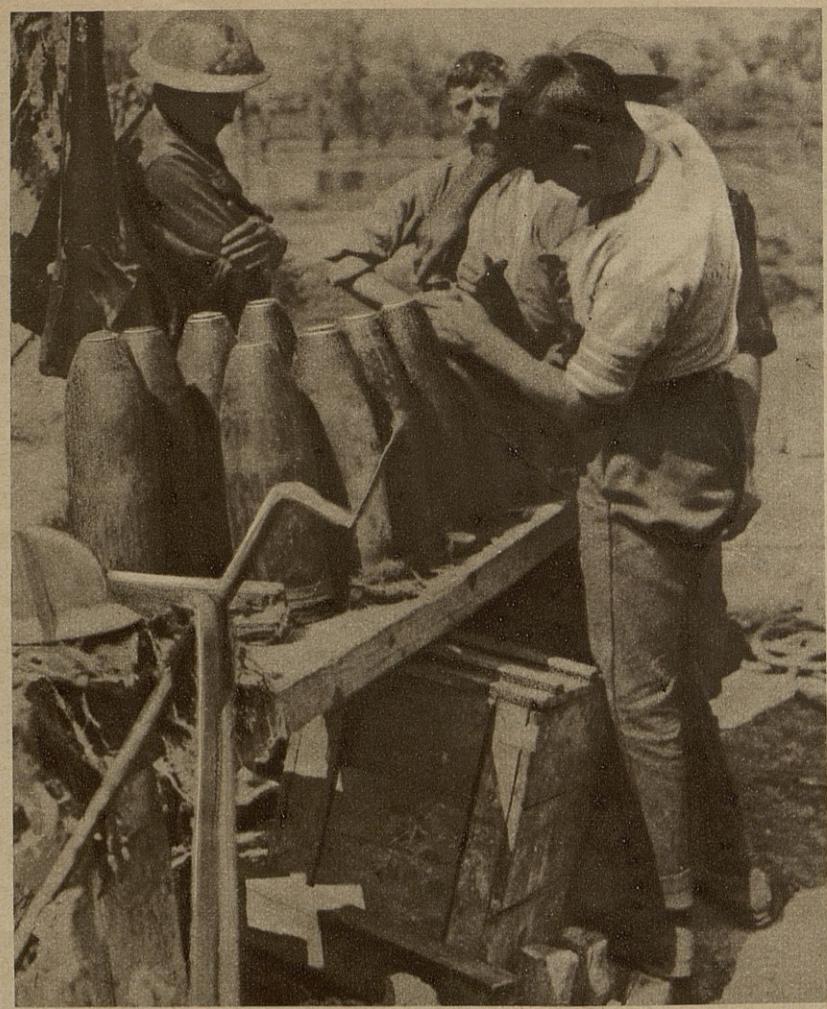


Les moyens les plus variés sont mis en œuvre par les marines attaées pour la destruction des sous-marins allemands. Un de nos officiers de marine vient d'inventer une nouvelle grenade jumelée dont les effets sont redoutables. Voici sur la plage arrière d'un de nos bâtiments l'équipage groupé ; on aperçoit en avant quatre officiers parmi lesquels se trouve l'inventeur ; l'engin vient d'être lancé ; il explose par une quinzaine de mètres de fond, faisant jaillir d'énormes gerbes d'eau.

L'ARMÉE BRITANNIQUE SUR LA CRÊTE DE MESSINES



Aussitôt la position conquise, les tommies se mettent au travail ; ils n'hésitent pas à laisser le fusil et à prendre la pioche pour creuser boyaux et tranchées. Et comme il fait très chaud, ils se sont mis à l'aise.



Les gros obus sont apportés tout chargés aussi près du front que possible ; là, les artilleurs anglais visent les fusées sur l'ogive ainsi qu'on le voit dans cette photographie : on perd le moins de temps possible.



La conquête de la crête de Messines a été un des beaux faits d'armes de l'armée britannique ; elle fut assurée par des moyens d'une telle puissance que nos alliés n'eurent à enregistrer que des pertes très légères tandis que les Allemands perdaient plus de 8.000 prisonniers et un matériel considérable. Cette victoire fait le plus grand honneur au général sir Herbert Plumer. Depuis, les Allemands n'ont guère réagi sur ce point, car maintenant ce sont leurs adversaires qui occupent la position dominante d'où ils les soumettent à un bombardement intense ; on voit ici l'éclatement des obus que les batteries anglaises envoient sur les lignes boches.

LES CAMPAGNES DE JEAN LE BLANC

PAR MARC ELDER

II

L'ALLIANCE

Jean Le Blanc venait d'être envoyé d'urgence à Rochefort, puis de Rochefort à Brest, de Brest à Lorient et enfin dans un grand port marchand de l'ouest. Après plusieurs mois de guerre, on s'était brusquement aperçu que l'ennemi avait des sous-marins et qu'il savait en jouer. On avait appelé en hâte les inscrits disponibles. Jean bousculait avec les camarades au travers des arsenaux à la poursuite de son navire.

Il ne savait pas où il allait, pourquoi il voyageait, ni ce qu'il faisait. Au reste peu lui importait de comprendre. Un ordre, et il bouclait son sac de toile bise, sautait dans le train. Dans les gares surpeuplées, il avait toujours le temps de courir à la buvette ou de saluer un pays, le buste étiré hors du wagon, les bras en girouette. Et, quand on lui demandait :

— Où tu vas, toi ?

Il répondait imperturbablement avec son accent breton, chantant et rauque ensemble :

— J'vas-t'à la guerre !

Mais, quand il se trouva en présence du navire où il devait embarquer, son étonnement fut grand. Les vaisseaux d'escadre aux superstructures étagées et les torpilleurs en fusée représentaient pour lui toute la marine militaire. Il n'imaginait pas qu'on pût combattre avec un petit bâtimen pêcheur. Et il avait devant lui un chalutier à la fois grêle et râblé.

Un long moment il resta sur le quai, les deux mains accrochées, près de l'épaule, aux rabans de son sac, considérant la haute cheminée du chalutier que des ouvriers couvraient rapidement de peinture grise. Puis il rit, de son rire d'enfant joyeux et dit :

— C'est-il qu'on va faire la pêche ?

Un vieux quartier-maître, à la barbe fumée, répondit :

— Oui, mon gars, et à d'vilains poissons encore !

Jean embarqua, rangea son ballot dans le poste étroit où les couchettes superposées faisaient des trous sales. Lentement, il déchiffra le nom du bateau, écrit sous la passerelle : *Barbarin*. Puis, n'ayant plus rien à faire, il s'accouda au plat-bord, tira sa pipe et cracha méthodiquement, à petits intervalles, dans l'eau moirée de graisse collée aux flancs du chalutier.

Comme il fallait renforcer le pont sous la crinoline des canons, installer la télégraphie sans fil et un nid de corbeau dans la mâture, toutes choses qui n'allait point vite, Jean Le Blanc courut le port, bras dessus bras dessous avec Jézéquel et le gars Moëlou.

Les Anglais arrivaient, par grandes fournées, sur des cargos panus dont les ponts semblaient jaunes sitôt qu'ils se démasquaient au détour du fleuve. Ils appartaient leurs chevaux, leur blé, leur viande, leur whisky et jusqu'à leur confiture. Déjà les quais disparaissaient sous l'amas des provisions de bouche. Ici et là, émergeaient le bec d'une grue, des mâts pavoisés, au milieu de petits nuages de vapeur vite déchiquetés et fondus dans l'air froid.

Les matelots ne sont pas curieux de pittoresque. Jean se souciait des Anglais comme de ça ! Même il trouvait que leur tabac, dont l'arôme saturait la ville, « empestait la médecine et lui flanquait la colique ». Il marquait beaucoup plus d'intérêt pour la bonne de l'Etoile des Mers, où l'on servait à boire et à manger.

C'était le cabaret classique des ports, avec une échappée par derrière, sur un boyau louche. Les murs représentaient des navigations enchanteresses, peintes à l'huile ; et, sur des étagères, on voyait des trois-mâts en bouteille, des noix de coco sculptées. Le plafond, recuit par le gaz, tombait presque au ras des têtes. Jean avait adopté un coin où il faisait bon boire le vin blanc, en rappelant le service, entre camarades.

Sur le même rang, à la table voisine, deux tommies avaient coutume de prendre place. Ils entraient, râdes, les joues plates et saignantes comme une tranche de boeuf. Ils s'asseyaient face à face et levaient la main. Amélie apportait aussitôt deux bocks et deux verres d'alcool. Les Anglais vidaient avec soin l'alcool dans le bock puis avalaient le tout. Cinq minutes, ils fumaient leur courte pipe, qui a l'air d'un gros clou fiché dans la mâchoire. De nouveau ils levaient la main : Amélie

recommençait le service. Et la cérémonie se répétait sept ou huit fois, sans qu'ils échangeassent une parole.

A force de se voir, Bretons et Anglais devinrent amis. Jean leur criait dès l'arrivée :

— Bonjour, les copains !

Ils répondraient :

— Good by ! en retroussant d'un sourire leurs lèvres rasées.

Ils se rapprochèrent, burent ensemble. Parfois ils conversaient, chacun dans sa langue, avec de longs intervalles de silence et des rires muets. Jean disait :

— De quel pays qu' t'es ? On y pêche-t-il la sardine ?

L'Anglais répondait :

— Your wine is dry, very good...

Alors ils se regardaient avec des yeux tendres, et Jean reprenait :

— Chez moi, j'ai mon bateau. J'lai baptisé *P'tit-Moche* pour rigoler, pac' qu'il est point beau ; mais c'est un rude pour battre la mer...

Or, un soir, Jean tira de sa poche une belle pomme rougeauda et l'astiqua avec son mouchoir. Elle était douce au toucher à l'égal d'une soierie et sentait le cidre nouveau. Quand elle brilla comme un métal, il la tourna dans ses doigts le temps de l'admirer, puis il la posa sur la table, devant les Anglais :

— V'là pour vous, fit-il, c'est une pomme de la maman !

Tour à tour, les soldats qui ne parlaient pas la même



langue la prirent et la soupesèrent. Un instant, leur pipe cessa de fumailleur et ils échangèrent une interrogation du regard. Mais, comme l'un d'eux tendait la pomme à Jean Le Blanc, celui-ci la repoussa, précisant par geste que c'était un cadeau.

Pour le coup, ils comprirent et leur visage devint grave. Simplement, celui qui avait des cheveux blancs sur les tempes détacha de sa corde le couteau d'ordonnance et il l'offrit, sur sa main ouverte, à Jean Le Blanc, en répétant :

— The knife for you ! the knife for you !

Le Breton prit le couteau avec respect. Le moment était solennel. Ils ne riaient pas et tenaient des yeux émus sur les présents. Ils coupèrent la pomme qui exhalait sa petite âme acidulée, pleine de soleil et d'âpreté. Ils la mangèrent par quartiers, avec gourmandise. Soudain la joie de Jean éclata. Tandis qu'il essuyait, sur le gras de sa main, le couteau marbré par le jus du fruit, il commanda d'une voix splendide :

— Mélie ! porte la fine ! et la meilleure !

A partir de ce jour on progressa dans l'intimité. L'Etoile des Mers était le rendez-vous quotidien où chacun des alliés courait en hâte, dès qu'il était libre. Jean coupait de son mieux aux corvées d'armement du *Barbarin*. Les Anglais, vers trois heures, surgissaient des wagons où toute une cavalerie canadienne, velue et doublée, s'entassait.

Les poignées de main devenaient plus longues et les confidences incomprises plus généreuses. Les uns devant les autres, ils étalaient sur la table tous les trésors de leurs poches : portrait, romance illustrée, trousse à boutons, sous-vêtements... Jean avait appris à lire : *Thank you and God's day*.

Fier de ses amis et par une prodigalité naturelle aux marins, Jean payait volontiers la tournée. Il s'était mis à la bière alcoolisée et il entonnait gaillardement ses sepi ou huit bocks. Mais à mesure il s'échauffait, tapait sur la table, apostrophait Amélie, vitupérait les chefs, écrasait l'Allemagne. Les Anglais, à l'inverse, semblaient se pétrifier et devenir plus raides. Seulement, la couleur sang de boeuf de leurs joues envahissait la nuque, et leur pipe se scellait au joint rigide du maxillaire.

Jean admirait beaucoup cette belle contenance et en discutait souvent avec Jézéquel :

— C'est des hommes, ça ! et qui tiennent le coup, faut voir !

Mais Jézéquel, qui avait son opinion faite, opposait systématiquement une dénégation formelle :

— Ça n'a pas d'sang, que j'te dis ! Ça n'a pas d'sang !

Au surplus, les Anglais n'étaient pas en reste de politesse avec Jean Le Blanc : ils lui rendaient ses tournées sous forme de cadeaux puisés dans l'équipement militaire. Malgré la différence des idiomes, on s'était vite entendu et une sorte de barème était appliquée. Dans les cas difficiles on consultait Amélie qui gardait, d'une longue complaisance envers les marines étrangères, une teinte des langues européennes.

Un maillot de laine boursouflé payait deux tournées ; pour trois, Jean avait le caleçon et, pour quatre, la chemise. Sans sourciller, les Anglais se dépouillaient et livraient fidèlement leur linge. Jean l'agitait dans la fumée du cabaret, en poussant des cris de triomphe, tandis qu'Amélie remplissait les petits verres.

Un jour, il voulut avoir les souliers. C'était une idée comme ça, histoire de rire, car les godillots « lui fichaient mal aux pattes ». Il attira par l'épaule le plus âgé des tommies, celui qu'il nommait « l'aîné », puis, ayant désigné les brodequins cloutés du soldat, il se frappa la poitrine en disant :

— Pour moi !

L'Anglais fronça les sourcils, tira quelques bouffées méditatives et répondit :

— Shoes ? No !

Alors Jean prit un air vexé et mit des enchères. Il commença à cinq pour faire le superbe.

— Cinq tournées d'la fine du patron... d' celle qui vous entre comme du soleil dans la bouche !

— No !

Jusqu'à dix l'Anglais fut inébranlable. Mais à partir de ce chiffre, on sentit bien que le courage l'abandonnait. Plein de ruse, Jean fit servir les premiers verres pour abattre la résistance fatiguée de l'adversaire. Autour d'eux on faisait cercle sous le plafond bas qui renvoyait jusqu'au sol les jets de fumée. Deux groupes s'étaient formés, tenant du pour et du contre, qui marquaient les hésitations des soldat :

— Marchera ! Marchera pas !

A quinze, il marcha.

— Stop ! dit-il. I'm giving shoes !

Les applaudissements crépitaient. L'Anglais s'assit, délia ses brodequins et, scrupuleusement, les posa sur la table au milieu du fracas des rires. A côté, Amélie plaça la bouteille où tremblait l'ambre du vieux cognac. Jean tint à honneur de servir. On trinqua comme à une fête.

Une heure plus tard, il fallut les mettre à la porte, à cause de Jean qui faisait une vie du diable. Les Anglais avaient encore des apparences correctes et froides. Tout de même, quand ils se levèrent, ils faillirent disparaître sous la table. « L'aîné » sortit le premier, digne, la casquette d'aplomb, la pipe en place et les pieds nus. Jean le suivait, brandissant les brodequins de l'allié et jurant contre « c'te boîte où les pauv' bougres i' pouvaient seulement point s'expliquer ! »

Dehors, c'était la nuit fantomatique du port, avec le disques électriques, pendus comme des lunes, au somme des potences. Les coulées blafardes révélaient par endroits des amas de tonnes, le briquetage d'un entrepôt, les serres d'une grue ou l'ocre d'un mât qui montait se perdre dans l'obscur. Partout des cratères ténèbres semblaient couver des embûches.

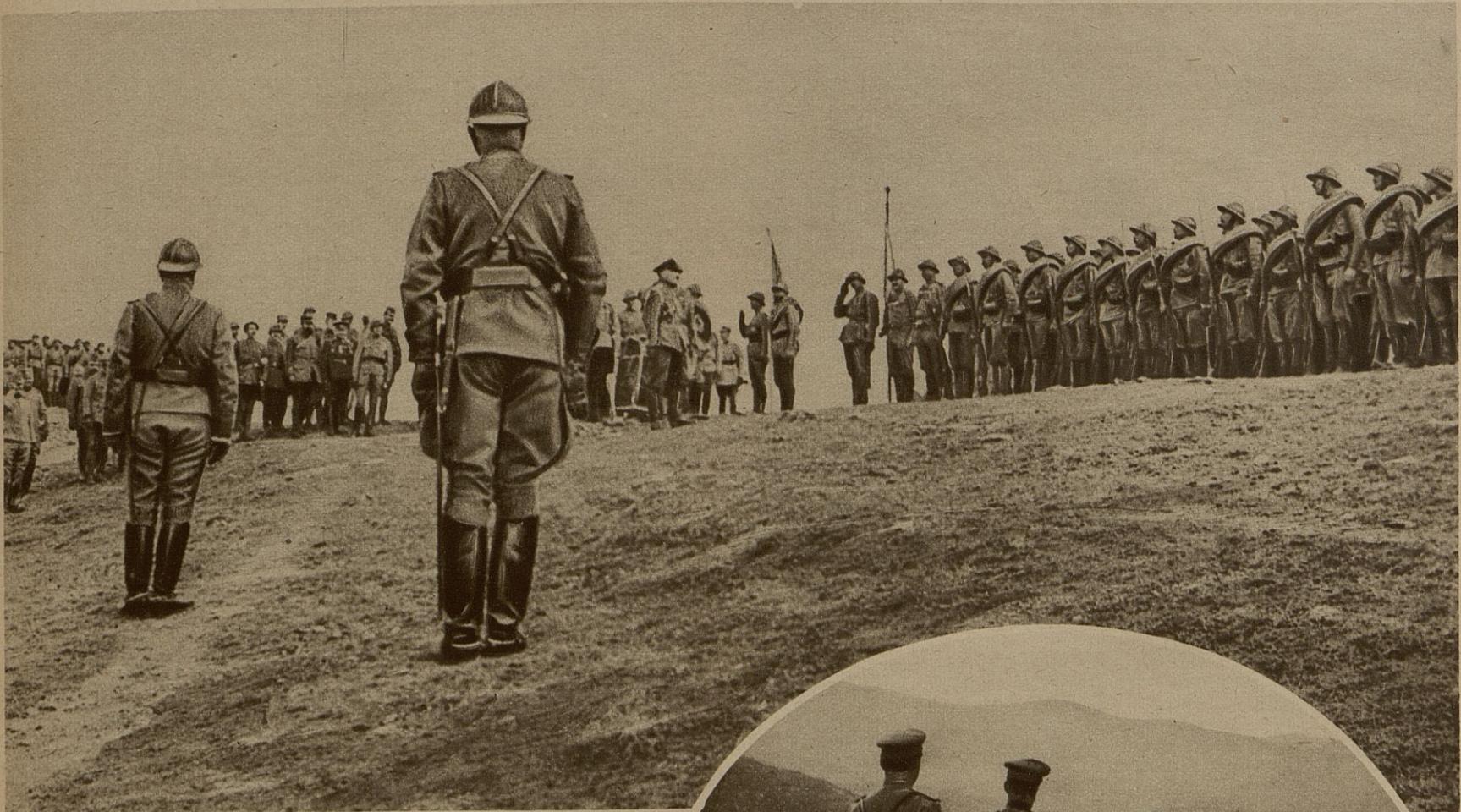
Un Anglais à chaque bras, Jean déambula en chantant le long des bouges aux yeux chassieux. Par instant, le trio faisait une brusque embardée, puis repartait, droit en avant. Le mauvais destin les porta sur un agent. Le policier se mit en tête d'obtenir du silence. Mais Jean n'avait pas lâché les brodequins cloutés. Il fit un moulinet. On entendit une chute. Les deux Anglais saluèrent la victoire :

— Hip ! hip ! hurrah !

Jean Le Blanc passa la nuit à chercher son bord. Au petit jour seulement il découvrit le *Barbarin* au moment où le chalutier levait l'ancre. Le commandant le reçut avec dix jours de prison. Mais Jean s'en fut gémir dans la vareuse de Jézéquel : il avait perdu les godillots de son arme, l'Anglais « qui tenait si bien le coup ».

(A suivre.)

LA RÉVOLUTION RUSSE AU FRONT DE MACÉDOINE

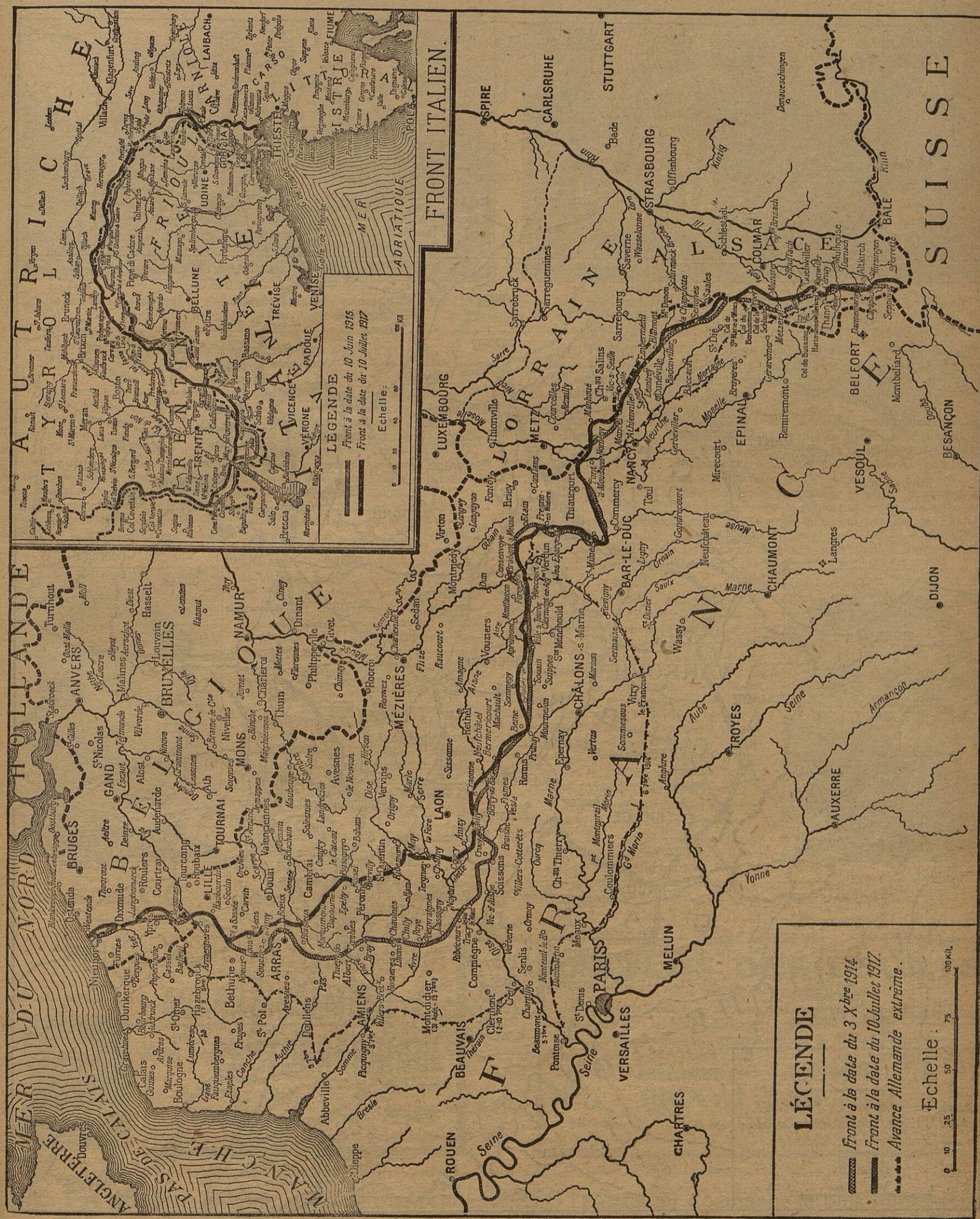


Les troupes ont été réunies pour entendre la lecture du manifeste du nouveau gouvernement russe, fait par un officier et que tous ont écoutée avec recueillement. A cette occasion a eu lieu une remise de décosations.



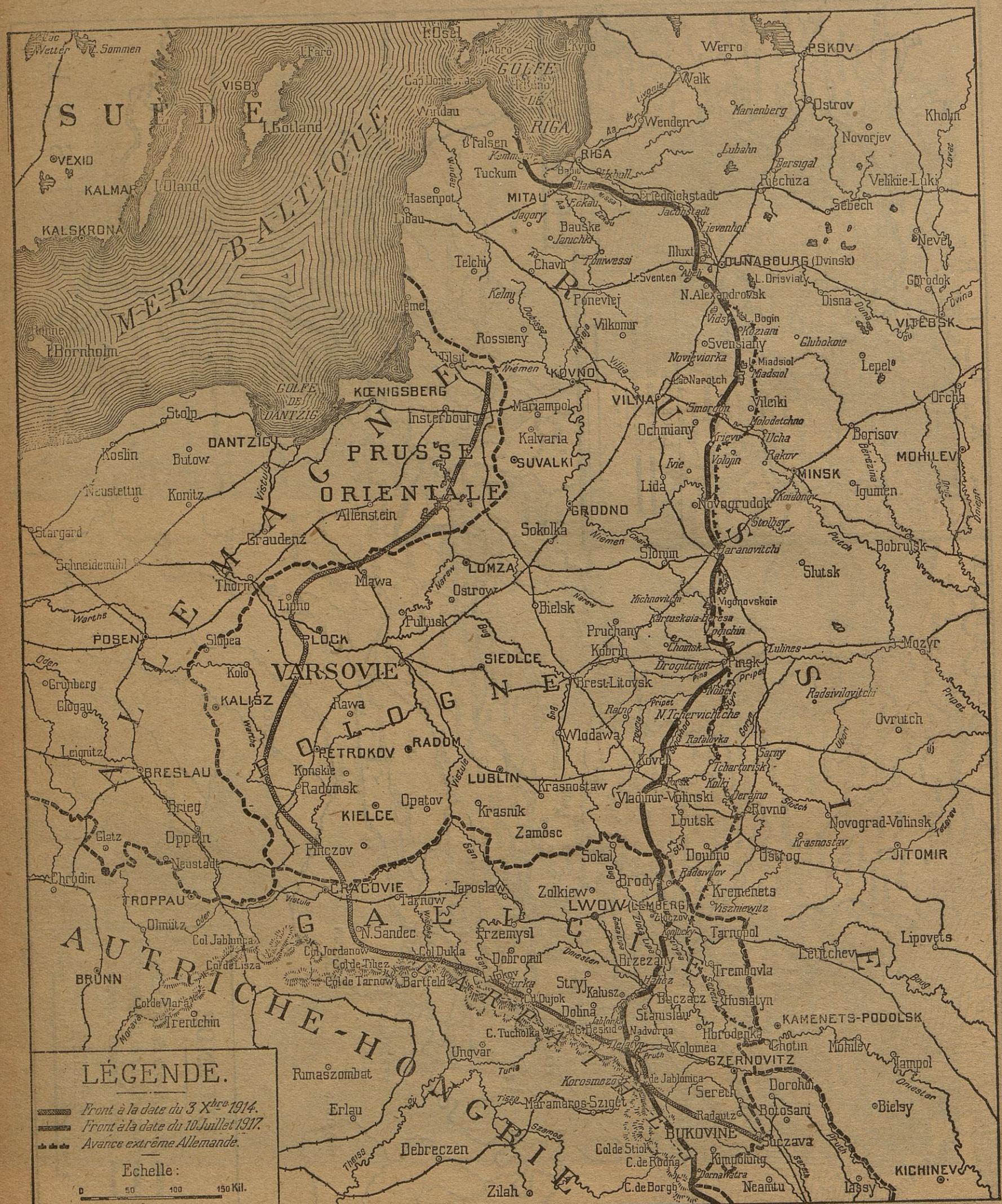
La nouvelle de la révolution qui s'est accomplie en Russie a été accueillie par les troupes russes de Macédoine avec un grand enthousiasme, et n'a donné lieu à aucun trouble. Soldats et officiers ont compris que cet événement ne devait modifier en rien leur attitude en face de l'ennemi. De fait, voici un régiment qui, après la lecture du manifeste, monte aux tranchées aussi délibérément que n'importe. Dans le médaillon : le colonel du 7^e régiment, le général Léontieff et ses deux aides de camp.

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)



LE FRONT RUSSE (d'après les Communiqués officiels)



Le capitaine Guynemer reçoit des mains du général Franchet d'Esperey la rosette d'officier de la Légion d'honneur. A droite, Guynemer explique au général le fonctionnement de la mitrailleuse et de l'hélice de son avion "Le Vieux-Charles".

SUR LE FRONT ORIENTAL

L'OFFENSIVE RUSSE. — Les armées de Broussiloff ont continué avec succès leur brillante offensive. Les combats engagés au nord-est de Brzezany se poursuivaient avec acharnement. Le 6 juillet, les troupes russes prenaient l'initiative à l'ouest du village de Koniuchy précédemment enlevé ; elles progressaient lentement, puis étaient arrêtées par une furieuse contre-attaque des Austro-Allemands ; elles maintenaient cependant en leur possession les hauteurs au nord-ouest de Presovitse, le village de Labrikovtse-Travottoki et les hauteurs à l'ouest de Godov ; elles avaient capturé au cours de la journée 17 officiers et 672 soldats.

La nuit suivante les Austro-Allemands lançaient plusieurs contre-attaques énergiques pour reprendre ces positions ; elles étaient repoussées par les troupes russes dont le moral et l'esprit combatif n'ont jamais été à un si haut degré.

Pendant ce temps, l'armée du général Korniloff préparait une importante offensive plus au sud, des deux côtés de la ville de Stanislau qui est au pouvoir de nos alliés depuis l'automne dernier. Le 7 juillet, le communiqué russe annonçait que les avant-gardes avaient refoulé l'ennemi sur le front d'Yamnitsa-Passetchina. Le lendemain, lutte intense d'artillerie. Le 9, le communiqué russe annonçait que l'offensive s'était développée victorieusement. Le 8 juillet, l'armée de Korniloff s'était élancée, vers midi, à l'assaut des positions fortifiées de l'ennemi, les avait enfoncées et avait occupé les places de Jasoupol, Tzenjovo, Paveitche, Rypno et la gare de Lysetz. La cavalerie, lancée à la poursuite de l'ennemi, avait atteint la rivière Lomnitz. La journée avait rapporté de magnifiques trophées : 131 officiers, 7.000 soldats prisonniers, 48 canons dont 12 de gros calibre et une quantité considérable de mitrailleuses.

Le 9, les troupes du général Korniloff poursuivaient leur avance dans la

direction de Dolina. Malgré la résistance acharnée et les contre-attaques des armées austro-allemandes, les Russes s'emparaient de plusieurs villages et repoussaient l'ennemi jusqu'à la Lomnitz. Le front était enfoncé sur une profondeur de 10 kilomètres ; plus de mille prisonniers, plusieurs canons étaient encore tombés aux mains de nos alliés.

Le 10, les Russes continuaient la poursuite. Sous le commandement du général Tcheremissoff ils entraient à midi dans la ville de Halicz, tête de pont sur le Dniester, entre les conflents de la Lomnitz et de la Gnila-Lipa. La place, qui avait été fortifiée, était défendue par les 75^e et 53^e divisions allemandes et un élément de landsturm, ayant à leur gauche le 15^e corps turc.

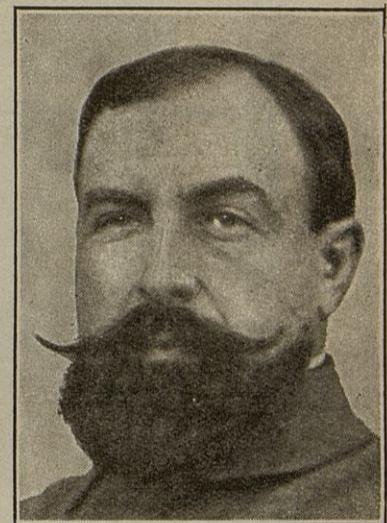
Les Russes ne s'arrêtaient pas ; ils atteignaient la vallée de la Lomnitz, après avoir culbuté les arrière-gardes ennemis sur la rive gauche de cette rivière. Plus de deux mille prisonniers et une trentaine de canons restaient en leurs mains.

Le 11, les Russes prenaient Kalusz à l'ouest de Halicz, marquant ainsi une avance considérable dans la direction de Dolina ; en effet, Kalusz se trouve à plus de 10 kilomètres de la rivière Lomnitz.

CONSTANTINOPLE BOMBARDÉE. — Les aviateurs de la flotte britannique de la Méditerranée orientale ont attaqué, le 9 juillet, la flotte turco-allemande ancrée devant Constantinople. Lorsqu'ils eurent repéré le *Gæben*, entouré de navires de guerre et de sous-marins, les aviateurs l'attaquèrent et l'atteignirent en plein ainsi que d'autres navires. De fortes explosions et plusieurs incendies se produisirent à bord. Le *Gæben* est le croiseur cuirassé allemand qui se réfugia, au début de la guerre, dans les eaux turques, en compagnie du *Breslau*.

Les aviateurs attaquèrent aussi et atteignirent le ministère de la guerre.

Les Turcs furent tellement surpris par cette attaque subite qu'aucune batterie aérienne n'ouvrit le feu ; les aviateurs anglais purent lancer toutes leurs bombes et rentrer sains et saufs.



L'AVIATEUR GALLOIS
qui a survolé Essen
et jeté des bombes sur les usines Krupp



LE GÉNÉRAL KORNILOFF
qui commande l'offensive
des armées russes en Galicie

PRIME A NOS LECTEURS

AGRANDISSEMENT

PHOTOGRAPHIQUE

VALEUR 25 FR.

POUR 4 FR. 95

(Voir conditions dans l'annonce ci-contre)



VIENT DE PARAITRE

L'ATLAS DES FRONTS

Édité par LE PAYS DE FRANCE

Cet Atlas, qui fait suite à l'Atlas de Guerre et où figurent tous les fronts européens, comprend : 56 CARTES et un RÉPERTOIRE ALPHABÉTIQUE permettant de retrouver instantanément aussi bien sur l'ATLAS DES FRONTS que sur l'ATLAS DE GUERRE toutes les localités citées dans ces deux atlas.

PRIX : 1 FR. 50 (franc 1.80)

En vente dans toutes les librairies et au PAYS DE FRANCE,
6, boulevard Poissonnière.

LE PAYS offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.
DE
FRANCE

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 143 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 12 et intitulé : « Le jet des liquides inflammés ».

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

La Guerre en Caricatures



LIEBKNECHT

HAASE



LEDEBOUR

SCHEIDEMANN

ADLER LE PERE

LES SOCIAL-KAMARADES